



KIM THÚY

# mãn

DE LA MÊME AUTEURE

*À toi*, avec Pascal Janovjak, Montréal, Libre Expression,  
2011.

*Ru*, Montréal, Libre Expression, 2009.

KIM THÚY

mãn

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada**

Thúy, Kim

Mãn

ISBN 978-2-7648-0497-1

1. Thúy, Kim - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8639.H89M36 2013 C843'.6 C2012-942693-8

PS9639.H89M36 2013

Édition : JOHANNE GUAY

Collaboration à la direction littéraire : JULIE MACQUART

Révision linguistique : PASCALE JEANPIERRE

Correction d'épreuves : CATHERINE FOURNIER

Couverture et grille graphique intérieure : MARIKE PARADIS

Illustration de la couverture : JULIE MASSY

Mise en pages : CLÉMENCE BEAUDOIN

Photo de l'auteure : RAFAL MASLOW

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

**Remerciements**

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2013

Les Éditions Libre Expression

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

La Tourelle

1055, boul. René-Lévesque Est

Bureau 300

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél. : 514 849-5259

Télec. : 514 849-1388

www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN : 978-2-7648-0497-1

**Distribution au Canada**

Messageries ADP

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél. : 450 640-1234

Sans frais : 1 800 771-3022

www.messageries-adp.com

*être allongé contre toi  
je suis allongé contre toi, tes bras  
me tiennent. tes bras  
tiennent plus que ce que je suis.  
tes bras tiennent ce que je suis  
quand je suis allongé contre toi et  
que tes bras me tiennent.*

Ernst Jandl\*

---

\* Dans Richard David Precht, *Amour – Déconstruction d'un sentiment*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Belfond, 2011.

Maman et moi, nous ne nous ressemblons pas. Elle est petite, et moi je suis grande. Elle a le teint foncé, et moi j'ai la peau des poupées françaises. Elle a un trou dans le mollet, et moi j'ai un trou dans le cœur.

*mẹ*  
•  
*mères*

Ma première mère, celle qui m'a conçue et mise au monde, avait un trou dans la tête. Elle était une jeune adulte, ou peut-être encore une fillette, car aucune femme vietnamienne n'aurait osé porter un enfant sans porter un jonc au doigt.

Ma deuxième mère, celle qui m'a cueillie dans un potager au milieu des plants d'okra, avait un trou dans la foi. Elle ne croyait plus aux gens, surtout quand ils parlaient. Alors, elle s'est retirée dans une paillote, loin des bras puissants du Mékong, pour réciter des prières en sanskrit.

Ma troisième mère, celle qui m'a vue tenter mes premiers pas, est devenue Maman, ma Maman. Ce matin-là, elle a voulu ouvrir ses bras de nouveau. Alors, elle a ouvert les volets de sa chambre, qui jusqu'à ce jour étaient restés fermés. Au loin, dans la lumière chaude, elle m'a vue et je suis devenue sa fille. Elle m'a donné une seconde naissance en m'élevant dans une grande ville, un ailleurs anonyme, au fond d'une cour d'école, entourée d'enfants qui m'enviaient d'avoir une mère enseignante et marchande de bananes glacées.

*d'ici*  
•  
noix de  
coco

Chaque matin, très tôt, avant le début des classes, nous faisons les courses. Nous commençons par la marchande de noix de coco mures, celles qui sont riches en chair et pauvres en jus. La dame nous râpait la première moitié de la noix à l'aide d'une capsule récupérée sur une bouteille de boisson gazeuse et fixée au bout d'un bâton plat. De grandes lamelles tombaient en frise décorative comme des rubans sur la feuille de bananier étalée sur le kiosque. Cette marchande parlait sans cesse et posait toujours la même question à Maman : « Qu'est-ce que vous lui donnez à manger à cette enfant pour qu'elle ait des lèvres si rouges ? » Pour éviter sa remarque, j'avais pris l'habitude de retourner mes lèvres vers l'intérieur, mais la vitesse à laquelle elle râpait la seconde moitié de la noix me fascinait tant que je l'observais toujours avec la bouche entrouverte. Elle mettait son pied sur une longue spatule en métal noir dont une partie du manche était posée sur un petit banc en bois. Sans regarder les dents pointues du bout arrondi de la spatule, elle émiettait la chair en grattant la noix avec la rapidité d'une machine.

La chute des miettes par le centre troué de la spatule ressemble peut-être au vol des flocons de neige au pays du Père Noël, disait toujours Maman, qui en fait citait sa mère. Elle faisait parler sa mère pour l'entendre de nouveau. De même, chaque fois qu'elle voyait des garçons jouer au soccer avec une canette vide, elle chuchotait inmanquablement « londi », comme sa mère.

C'était mon premier mot de français, « londi ». *thứ 2*  
 En vietnamien, *lon* signifie canette et *đi*, partir. •  
 Ces deux sons ensemble en français font « lundi » *lundi*  
 dans l'oreille d'une Vietnamiennne. À la manière de *thứ 3*  
 sa mère, elle m'a enseigné ce mot en me deman- •  
 dant de pointer la canette avant de lui donner un *mardi*  
 coup de pied et de dire : « lon-di » pour lundi.  
 Ce deuxième jour de la semaine est le plus beau *thứ 4*  
 de tous parce que sa mère est décédée avant de •  
 lui apprendre à prononcer les autres jours. Seul *mercredi*  
 le lundi était rattaché à une image claire et inou-  
 bliable. Les six autres jours étaient absents de *thứ 5*  
 références, donc semblables. C'est pourquoi ma •  
 mère confondait souvent le « mardi » avec le *jeudi*  
 « jeudi » et inversait parfois le « samedi » et le  
 « mercredi ».

*thứ 6*  
 •  
*vendredi*

*thứ 7*  
 •  
*samedi*

*chủ nhật*  
 •  
*dimanche*

*ót hiêm* Mais, avant le départ de sa mère, elle avait eu le  
•  
piments  
vicioux  
temps d'apprendre à extraire le lait de la noix de  
coco en pressant dans ses paumes les boules de  
chair émiettée imbibée d'eau chaude. Les mères  
enseignaient à leurs filles à cuisiner à voix basse,  
en chuchotant, afin d'éviter le vol des recettes par  
les voisines, qui pourraient séduire leurs maris  
avec les mêmes plats. Les traditions culinaires se  
transmettaient en secret, tels des tours de magie  
entre maître et apprenti, un geste à la fois, selon  
le rythme du quotidien. Dans l'ordre naturel, les  
filles apprenaient donc à mesurer la quantité d'eau  
pour le riz avec la première phalange de l'index,  
à tailler les « piments vicioux » (*ót hiêm*) avec la  
pointe du couteau pour les transformer en fleurs  
inoffensives, à éplucher les mangues de la base à la  
pointe pour ne pas contredire le sens des fibres...

C'est ainsi que j'ai appris de ma mère que, des dizaines de sortes de bananes vendues au marché, seules les bananes *chuôi xiêm* peuvent être aplaties sans se briser et glacées sans noircir. Lorsque je suis arrivée à Montréal, j'ai préparé cette collation pour mon mari, qui n'en avait pas mangé depuis une vingtaine d'années. Je voulais qu'il goûte de nouveau le mariage typique des arachides et de la noix de coco, deux ingrédients qui, dans le sud du Vietnam, se retrouvent autant dans les desserts que dans les petits-déjeuners. J'espérais pouvoir servir et accompagner mon mari sans rien remuer, un peu comme ces saveurs qui passent presque inaperçues en raison de leur permanence.

*chuôi*  
•  
banane

*chồng* Maman m'a confiée à cet homme par amour  
•  
*mari* maternel, de la même manière que la moniale, ma deuxième mère, m'avait remise à elle en pensant à mon avenir. Puisque Maman préparait sa mort, elle a cherché pour moi un mari qui devait avoir les qualités d'un père. Une de ses amies, marieuse pour l'occasion, est venue nous rendre visite un après-midi avec lui. Maman m'a demandé de servir le thé, sans plus. Je n'ai pas regardé le visage de cet homme, même lorsque j'ai déposé la tasse devant lui. Mon regard n'était pas requis, seul le sien comptait.

*thuyền* Il venait de loin et avait peu de temps. Plusieurs  
*nhân* familles l'attendaient pour lui présenter leur fille.  
•  
*boat* Il était originaire de Saigon mais avait quitté le  
*people* Vietnam à vingt ans, par bateau, en *boat people*. Il avait passé plusieurs années dans un camp de réfugiés en Thaïlande avant d'arriver à Montréal, où il avait trouvé du travail mais pas tout à fait un pays. Il était de ceux qui ont vécu trop longtemps au Vietnam pour pouvoir devenir canadiens. Et, à l'inverse, qui ont vécu trop longtemps au Canada pour être vietnamiens de nouveau.

Lorsqu'il s'est levé de notre table, sa démarche vers la porte était celle d'un homme incertain, perdu entre deux mondes. Il ne savait plus s'il devait franchir le seuil avant ou après les femmes. Il ne savait plus si sa voix devait être celle de la marieuse ou la sienne. Ses hésitations lorsqu'il s'est adressé à Maman nous ont toutes terrassées. Il l'appelait pêle-mêle « grande sœur » (*Chi*), « tante » (*Cô*) et « grande-tante » (*Bác*). Personne ne lui en a tenu rigueur parce qu'il venait d'ailleurs, d'un lieu où les pronoms personnels existent pour pouvoir rester impersonnels. En l'absence de ces pronoms, la langue vietnamienne impose une posture dès le premier contact : le plus jeune des deux interlocuteurs doit respect et obéissance au plus âgé et, inversement, ce dernier doit conseils et protection au plus jeune. Si quelqu'un écoutait une conversation entre les deux, il serait capable de deviner que, par exemple, le jeune est le neveu d'un des frères aînés de sa mère. De même, si la conversation se tenait entre deux personnes sans lien familial, il serait également possible de déterminer si le plus vieux est moins âgé que les parents de l'autre. Dans le cas de mon futur mari, il aurait partiellement exprimé son intérêt pour moi s'il avait appelé Maman « *Bác* » puisque « grande-tante » aurait élevé Maman au rang de ses parents et aurait sous-entendu sa position de belle-maman. Mais l'incertitude l'avait embrouillé.

*văn hóa*  
•  
culture

*quat máy* À notre grand étonnement, il est revenu le lende-  
main avec en offrande un ventilateur, une boîte  
ventilateur de biscuits à l'érable et une bouteille de sham-  
pooing. Cette fois, j'étais obligée de m'asseoir  
entre Maman et la marieuse, en face de cet homme  
et de ses parents, qui exposaient sur la table des  
photos de lui au volant de sa voiture, de lui devant  
des tulipes, de lui dans son restaurant tenant deux  
grands bols avec son pouce qui frôlait le bouillon  
brûlant. Beaucoup de photos de lui, toujours seul.

*hoa phượng* Maman a consenti à une troisième visite le sur-  
lendemain. Il a demandé un temps en tête à tête  
flamboyant avec moi. Au Vietnam, les cafés avec leurs chaises  
faisant face à la rue, comme en France, étaient des-  
tinés aux hommes. Les filles sans fond de teint ni  
faux cils ne buvaient pas de café, du moins pas en  
public. Nous aurions pu prendre des *smoothies* au  
corossol, au sapotier ou à la papaye chez le voisin,  
mais ce coin de jardin garni de petits tabourets en  
plastique bleu semblait être réservé aux sourires  
voilés des écolières et aux effleurements timides  
des jeunes mains amoureuses. Or, nous n'étions  
que de futurs époux. De tout le quartier, il ne nous  
restait que le banc de granit rose devant la rangée  
d'appartements des enseignants, dont le nôtre,  
dans la cour d'école, sous le flamboyant lourd de  
fleurs mais aux branches délicates et gracieuses  
comme les bras d'une ballerine. Les pétales rouge  
vif recouvraient le banc tout entier avant qu'il en  
dégage une partie pour s'y asseoir. Je suis restée  
debout à le regarder et je regrettais qu'il ne puisse

se voir entouré de toutes ces fleurs. À cet instant précis, j'ai su que je resterais toujours debout, qu'il ne penserait jamais à me faire une place à côté de lui parce qu'il n'était qu'un homme seul et esseulé.

« **Maman et moi**, nous ne nous ressemblons pas. Elle est petite, et moi je suis grande. Elle a le teint foncé, et moi j'ai la peau des poupées françaises. Elle a un trou dans le mollet, et moi j'ai un trou dans le cœur. »

Après *Ru* et *À toi*, après vingt pays et cinq prix littéraires, KIM THÚY, toujours la même : fidèle maîtresse des mots.